



APOCALYPSE

poèmes somalis

traduits par

Mohamed Mohamed-Abdi

LA VIE IMMEDIATE **4/5**

Yeux clairs, brillants,
Lèvres d'ébène,
Sourire d'émail,
Encore je vois ton visage
Radieux et serein

Toujours là
A mon cœur
Chagrin ou bonheur
Toujours attentive

Né de ton labeur
Dans la tourmente
Ton village brûlé

Exilée, loin des tiens,
Maman, *Hooyo*,

Là-bas, je t'ai perdue.

Mohamed MOHAMED-ABDI.

La guerre civile a éclaté en décembre 1990.

Son feu couvait depuis longtemps déjà. Malgré les cris d'alarme, les braises furent attisées par Syad Barre et les opposants.

Et la Somalie s'est embrasée.

En quelques mois, la destruction est quasi totale. Les civils sont pourchassés par les différentes factions, entre deux combats. La haine clanique domine la scène et chaque groupe armé l'assouvit sur la population. Violences à huis clos.

Des milliers de cadavres jonchent le sol somalien, victimes directes des bourreaux, victimes de la famine que la guerre a provoquée.

Des centaines de milliers, hommes, femmes, enfants, vieillards, parcourent les routes vers des horizons qu'ils espèrent meilleurs. Fuir les bombes, fuir la faim qui ronge les villes. Tant succombent au bord du chemin ou dans des camps mouroirs. Image révoltante de Baidoba...

Certains s'arrêtent dans un village où les violences ont cessé, d'autres poursuivent jusqu'aux frontières : on les place dans des camps, au Kenya, en Ethiopie, à Djibouti, au Yémen. Certains fuient plus loin encore : l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Australie.

Enfin, les Nations Unies réagissent. Décembre 1992, les *marines* débarquent. Action militaire dans un but humanitaire...

On espère beaucoup mais la réussite est longue à venir.

Aujourd'hui, le calme semble revenu.

Peut-être demain enfin la Paix...

RÉQUISITOIRE

Toi, que j'ai protégé de toutes les agressions,
Toi de qui j'ai écarté les lézards et les serpents venimeux,
Toi, mon frère ! tu m'as frappé dans le dos avec une lance empoisonnée.

Toi que j'ai protégé derrière un cuir épais des buveurs de sang.
Toi, inconscient, tu ignores encore comme tu m'as maltraité,
La complainte appartient aux femmes. Moi, je te juge.

Toi, pied nu sous un soleil de plomb, je t'ai chaussé,
Toi, dont j'ai soigné les pieds blessés et pour qui j'ai nettoyé le chemin,
Toi, mon frère ! tu as jeté des chardons devant mes pas.

Toi que toujours j'ai aidé jusqu'au sommet de l'arbre,
Toi, mon frère ! tu as coupé la branche sur laquelle je me tenais

Toi pour qui j'ai préparé un lit doux et moelleux,
Toi, mon frère ! tu m'as fait dormir dehors, au froid

Toi que j'ai aidé à épouser la belle que tu aimais,
Toi, mon frère ! tu as pris ma femme

Toi à qui j'ai offert mon épaule quand tu étais faible,
Toi, mon frère ! tu m'as jeté en pâture aux fauves

Toi que j'ai sorti de la tenaille ennemie,
Toi dont j'ai protégé la fuite en combattant,
Toi, mon frère ! tu as envoyé tes troupes contre moi

Toi qu'un jour j'ai tiré de sous la trompe d'un éléphant,
Toi, mon frère ! tu m'as jeté sous les canines du lion

Toi dont j'ai conduit le troupeau vers les gras pâturages,
Toi, mon frère, tu as frappé les mamelles de mes brebis

Toi dont j'ai rempli l'outre de lait,
Toi, mon frère ! tu as brisé mon pot

Toi pour qui j'ai apprivoisé le sauvage garanuug et le koudou
farouche
Toi pour qui j'ai dompté le zèbre et tenu les cornes de l'oryx
Toi, mon frère ! tu as effrayé ma jument et l'as mise en fuite

Toi que j'ai tenu toujours à l'écart des offenses et de la rancune,
Toi, mon frère ! jamais tu n'as cessé de m'agresser

Toi pour qui j'ai accouru de loin,
Toi, mon frère ! tu te réjouis de ma faiblesse

Toi que j'ai si bien protégé que tous tes ennemis ont fui,
Toi que j'ai protégé de la trahison, comme tu m'as fait souffrir
Quelle que soit ma vengeance, c'est toi qui m'y auras poussé
Je ne t'avais pas choisi pour que tu me mutilés les jambes !

Tu as commis des crimes, j'en tiens les comptes, et tu paieras
ta dette
Mon tour viendra, je saisirai ma chance,
Finie alors ma protection, oubliée alors mon aide,
J'affûte déjà la sagaie que je tenais éloignée !

Rappelle-toi le serpent à tête noire, rappelle-toi l'homme aussi,
En vain, un Conseil a tenté de les réconcilier l'un avec l'autre,
Le serpent voyait toujours la marque de la hache de l'homme
sur l'arbre
L'homme voyait sans cesse son fils mordu par le serpent

J'ai donné mon avis, à chacun ses positions,
Ne dis pas tu n'étais pas prévenu. Je t'ai compris :
C'est toi qui as fait tomber la montagne sur mon dos,
Toi ! que je croyais mon frère !

HURGUMO

Un jour, nous aurons un dirigeant capable
Un jour, j'enverrai un bataillon décidé contre vous,
Un jour, j'arriverai avec un MIG sur *Cabdudwaaq*

CALI XASAN AADAN « BANFIS » (1982)

Les *Mareexaan* aux cheveux tressés ont dirigé toutes les familles,
Les fruits chèrement payés ont été engloutis par eux seuls,
A sa victime, le lion fait entendre son plaisir
Et quand un autre lion approche, un bout de chair il lui laisse
Les *Daarood* et leurs disputes, pour moi, sont pareils,
La charge sur mes épaules, qu'importe qui l'y a mise, cela fait-il
une différence ?
Toi qui tiens le pouvoir et toi qui t'y opposes, vous êtes les
mêmes,
Peu importe qui dirige aujourd'hui, ma souffrance est la même.

SINCÉRITÉ

Le visage fermé, je gémis,
Comme si j'avais perdu les miens, je souffre
Dans mes sanglots, le sommeil me fuit
Mon peuple se déchire
Ceux qui me soutenaient s'entretuent
Mon pagne brûle sur moi
O drame ! des deux camps les morts sont miens
En vérité, je suis comme un chameau de bât
Qui a mangé la paille qui protégeait son dos
Dans cette guerre, j'ai tant perdu
J'ai laissé fils et frères
Je suis à nu, mes faiblesses sont à découvert
Pour ceux qui survivront, si on ne protège pas leur vie contre
les fauves,
Si on ne rompt pas le cercle des vengeances,
Si on ne brise pas la chaîne des guerres et des combats fratricides
Je le jure, demain est sans espoir
Peut-être n'est-il déjà plus de remède
Drapeau, tu es sans héritier.
Plus tard, quand sera venu le temps,
Rappelez-vous, je l'avais dit
Et j'en ai payé le prix,
Sans tarder, couchez cela dans les registres de l'Histoire,
Voilà ce qui restera.

QUELS SONT CES TEMPS ?

Quels sont donc ces temps ?
Les voleurs sont honorés, les saints sont injuriés,
La chance se détourne des notables vers les médiocres,
On dit de l'expérimenté qu'il ne sait rien.
Quel est ce monde où l'on couvre d'opprobre celui qui dit la vérité ?

Quels sont donc ces temps ?
Il n'y a pas de différence entre le bien et le mal,
La rancune, la vengeance et la mélancolie sont maîtresses,
Rien pour le peuple et tant pour les ministres.
Quel est ce monde où celui qui connaît le Coran et celui qui l'ignore sont égaux ?

DROLE D'ÉPOQUE

Drôle d'époque, on a perdu dignité et vérité,
Drôle d'époque, on nie la propriété, on justifie les crimes
Drôle d'époque, saison de pluies et saisons sèches
Aussi sèches l'une que l'autre

Drôle d'époque, le voleur est blanchi
Drôle d'époque, tous les hommes de valeur sont dénigrés,
Drôle d'époque, la dignité et la parole d'honneur ont fui

Drôle d'époque, les sourates et les hadiths ne sont plus reconnues
Drôle d'époque, on ne respecte plus Allah tout-Puissant
Drôle d'époque, le diable, brisant ses chaînes,
Est revenu en force.

JUILLET

La mitraille partout,
Les hommes religieux presque tous abattus
Et les autres derrière des barreaux
Les lieux saints ne sont plus des refuges

Les blindés se pavanent dans *Ceelgab*,
La nuit, les portes fracassées, on emporte des hommes
Les baïonnettes repues de femmes et d'enfants

La ville sous le couvre-feu,
Le monde entier sait tout cela.

Je ne peux accepter la déchirure de mon peuple,
O mon ami Dahiye, mon monde est détruit,
Prends ma relève.

Vous *Daarood*, je vous ai si bien terrassés
Que tous les alliés de Syad en hurlent de colère !

Quand je vous ai mitraillés, comme vous avez couru
Plus vite que le cheval terrorisé, vous m'avez dépassé

Combien d'alliance n'avons-nous pas vaincues ?
Combien de fois je vous ai brisés, toujours vous en parlerez

BASHIIR BACADLE (1991)

Une tempête noire s'est abattue sur notre pays,
Les mangeurs d'hommes et les vampires ont fondu sur nous,
Les canons ont saccagé le pays de part en part
Nous traversons les routes, à la grâce de Dieu
Celui qui tombe sous une balle reste couché là
Les cadavres jonchent les rues de la ville
Ceux qui périssent dans la rue n'ont pas de drap
Nous ne savons plus honorer les morts

Des drogués et des voyous tiennent les fusils
Les bandits ont tout pillé et saccagé
Combien de femmes ont-ils violées, ces sauvages sans foi ni loi ?

Quand les fronts alliés ont commencé les combats,
Faisant croire au peuple qu'ils allaient libérer le pays

J'ai pris un tambour, j'ai applaudi
Mon cœur s'exaltait
Mon âme était toute pleine de joie

Je pensais que lorsque Syad quitterait le pouvoir
Enfin, je serais libérée des mauvais traitements qu'il m'a fait
endurer
Hélas, lui et moi, nous avons été inscrits sur le même registre
des criminels,
O femme naïve, tu n'a pas vu que nous étions pris au même
piège !

Hélas, de parasites invisibles, de déceptions cachées et de vieux
griefs
Ils se plaignaient toujours
Et nous avons donc été pendus pour les fautes de Kenalid :
Aucun Daarood ne sera épargné

Un homme qui n'aime pas ton clan, un homme qui ne t'aime pas
Il ne te veut pas pour voisin
Celui-là est plein de haine tribale
Et dans son cœur, il n'y a de place ni pour la confiance ni pour
la paix
Quelle prospérité pourrait-il partager avec ton peuple ?

TRENTE ANNÉES

En trente années de pluies
Et de sécheresses,
Les crimes des gouvernants de notre pays,
Selon les savants et les statistiques
Ne sont rien, comparés aux crimes
Perpétrés aujourd'hui, en une demi-journée.

Tous ces fronts
Qui nous piègent avec leur *Somali*...
N'ont qu'un but :
Regrouper leur clan.

Ils ont détruit nos foyers
Ils nous ont fait dormir en plein air,
Ils nous ont fait l'honneur de nous envoyer à l'étranger
C'était passer de la peste au choléra.

RÉVOLUTION DES REGRETS

Balles et mitrailles,
Canons et fumée,
Le peuple s'en nourrit
Dans l'Enfer, point de fraîcheur.

La vie sans prix,
Le sang si précieux
On les offre à la Mort,
Les vivants s'endorment avec le désespoir.

La dignité
Le respect des justes,
La Foi et la Nation
On les a jetés dans le néant.

Par les criminels et leurs complices,
Ils ont été jugés coupables,
Tous attendent la peine capitale,
Tant de tombes sont vides encore !

L'encre et l'ardoise sont sèches,
Le savoir se dessèche et desquame,
Plus un livre à ouvrir
Le passé est nu.

Le sentiment national, l'unité,
Disparus
Le tissu familial, les alliances,
Rompus

Une montagne est tombée sur le nord,
Une tornade a ravagé Mogadiscio
La tempête fait rage partout ailleurs
Le sabre n'est pas encore sec.

Les arcs et les flèches
Ont instillé tout leur poison
Tant de vies anéanties
Sans un regard !

Pas un homme courbé vers le sol
Pas un épi de maïs dans les champs
Les arbres à fruits sont stériles
On se bat pour le riz venu d'ailleurs.

Le ventre vide,
Nous sommes otages de la famine,
Mais les pillleurs, toujours vainqueurs, demain
supporteront le poids de ce désastre

La liberté de chacun apporte
La richesse et de beaux fruits
Mais si l'on chasse l'autre au nom du clan
La nation peut-elle encore grandir ?

La mémoire du passé ni
L'histoire, jamais ne s'effacent
Toujours ils laissent leurs traces
Jamais l'erreur ne corrige l'erreur

Un torrent nous emporte
Pas une mousse pour se raccrocher
Le fond nous appelle
Sans retour !

Plus d'éducation
La connaissance bannie
Le respect et l'ordre
Egarés.

Nulle règle ne nous arrête,
Nous détestons les lois,
La justice nous rend malades
La balance est faussée

Nous sommes hôtes forcés chez nous
Etrangers sur nos terres
Cette tâche sanglante inachevée
Attend bien sûr de toucher à sa fin

Vous, les meneurs
Les Révolutionnaires de la Honte,
Je vous le demande,
Où avez-vous donc abandonné la Nation ?

Senghor est parti avec dignité
Nyéréré a sauvé son Etat du gouffre
Aucun autre président noir ne mérite les honneurs
O Liberté, pardonne-nous !

O Dieu, comme les deux bras d'un homme
Nous sommes indispensables l'un à l'autre,
Pour que nous partagions à nouveau l'amour,
Ramène-nous la Paix !

RAAXA JOORJE (1991)

Daarood est un usurpateur et le monde entier le sait
Il n'a pas grandi sur notre terre natale, il est venu de la mer
Alors, au lieu de l'épargner plus longtemps, nous allons le pendre

SHIRIB (1991)

L'USC est-il un crocodile ?
Il a si facilement englouti les *Daarood* !



Couper des dattiers et planter des cactus épineux
Est-ce là ce que nous avons fait ?

O homme, un peuple riche et fort, vaincu sans raison,
On a détruit les foyers où il vivait
On s'est partagé ses femmes
On lui a servi des vers d'injures et d'insultes
Sans regret, on ne lui paie pas les dettes qu'on lui doit
Tant qu'il restera des survivants, on encourt sa vengeance
Beaucoup de jeunes tomberont dans les prochains combats
Des familles mourront de faim, et ce sera le deuil
A part l'idiot, qui ne sait cela ?

GEELLE ISMAACIIL MACALLIN (1992)

Vous *Daarood*, sans vous laisser un instant de répit,
Si nous ne mettons pas le feu au sol jusque sous vos semelles
Si les milices aux longs cheveux tressés
Et les *Mooryaan* pilliers ne vous capturent pas
Si le général Aïdid ne vous rattrape pas
Pour vous écraser sous son talon
Et si jusqu'à Gedo, nous ne broyons pas tout,
Et comme des grenouilles hors leur étang,
Vous ne devenez pas des squelettes faméliques,
Et si nous laissons une poignée d'entre vous survivre
Pour qu'une nouvelle génération germe,
Si vous ne devenez pas des sujets soumis
Rasant les murs des ruelles étroites de Mogadiscio,
Alors nous ne sommes pas les Irir forts
Qui ont conquis l'espace qui leur est dû.

Pleure, ma plume, pleure,
Verse des larmes de sang, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Pour les milliers massacrés, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Pour notre terre natale mutilée, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Contre la profanation du nom de Somalie, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Dans les camps de réfugiés du Kenya, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Parmi les dunes changeantes de l'Arabie, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Contre l'humiliation des exilés, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Pour une issue humaine à ce carnage de sang, pleure !

Pleure, ma plume, pleure,
Au nom de Gandhi, contre toutes les violences, pleure !

ABUUKAR XASAN WEHELIYE et YUUSUF
AADAN (1993)

DÉPOSEZ LES ARMES !

Déposez les armes,
Jeunes gens, déposez les armes
Tous, déposez les armes

Nous avons détruit notre pays,
Nous avons brûlé nos champs,
Nous avons brûlé nos vêtements, notre nourriture,
Nous mourons de faim, déposez les armes.

La guerre civile a tout emporté, déposez les armes,
Sous chaque arbre reposent des morts,
Nous avons versé tant de sang,
Nous avons trop souffert, déposez les armes.

Nous avons désorienté le monde,
Nous avons sali notre nom,
Nous sommes déshonorés,
Et nous sommes prêts à nous renier nous-mêmes, déposez les
armes !

Nous nous sommes abrités derrière le clanisme,
Nous nous sommes brûlés à ses braises,
Nous avons sali notre honneur,
Et nous avons poussé l'horreur à l'extrême,

Nous le payons maintenant, le monde sait notre déshonneur.
Chacun, au nom de Somali, nous rejette,
Nous sommes prêts à renier notre nom,
Nous sommes prêts à renier nos enfants, déposez les armes,

Pour que la guerre finisse,
Pour que chacun puisse rejoindre son foyer,
Pour que nous retrouvions notre dignité,
Pour que nous nous lavions du nom infâmant de réfugié,
Déposez les armes.

AXMED NAAJI SACAD (interprète) (1993)

LA COMPLAINTÉ DES ENFANTS

Nous sommes la génération future
Nous sommes orphelins
Nous accusons
La guerre et la famine

Nous avons perdu nos pères
Où sont nos mères ?
Plus de grands-pères, plus de grands-mères

Même plus de tantes, ni de belles-mères
Plus d'oncles non plus
Tous nos proches sont partis

Nous accusons
La guerre et la famine

Sans force,
Sans pouvoir,
Sans foyer,
Sans nourriture,
Sans éducation,
Sans lumière,
O monde,
Veille sur notre destin !

Nous accusons
La guerre et la famine.

CALI SUGULLE (1993)

DÉSERT ET FAMINE

La guerre civile
A créé un désastre

Le pays est un désert
Les feuilles et l'herbe
Les champs et les plantations
Ont été ravagés par le feu.

Les troupeaux,
Les bœufs et
Les moutons,
Quand les soins ont manqué,
Ont été anéantis.

Plus de prairies, plus de forêts,
Le monde n'est pas au-dessus des reproches,
Ses mains * ne sont pas sans taches,
Nous avons besoin d'aide,
Nous attendons vos efforts.

* *La F.A.O.*

MAXAMED S. SAMANTAR « GACALIYE » (1993)

MA COMPAGNE

O ma Compagne,
Si je pouvais te dire tout ce que je sais
Tu nourrirais beaucoup de souffrance et de mélancolie

O ma Compagne, ma douleur,
Par la folie du monde,
Nous avons traversé tant de maux.
Voici que les pères et les fils se haïssent,

Tant de mères ont perdu leur enfant
Et leurs cris n'ont pas de fin.
Tant d'hommes mûrs et sages ont été tués.

O ma Compagne,
La Foi est morte
Et notre pays est au néant.
Dans les cris stridulants et sous la poussière suffocante
Dans les pas de tant de pieds affolés,
Les parents ont lâché la main de leurs enfants
Chacun de son côté a fui pour sauver sa misère.

O ma Compagne,
Chaque matin, nous attendons l'assaut,
Les mauvaises nouvelles aussi

O ma Compagne, ma bien-aimée,
Où dans ce monde,
Attends-tu les malheurs et la mélancolie ?

O ma compagne,
Tant que durera cet ouragan,
Et que sur les chemins de l'exode,
Tant de malheureux se coucheront à jamais
Alors, ô ma compagne,
Comme à l'époque d'Adam et Eve
Qui furent séparés par le serpent,
Nous serons éparpillés aux quatre vents
Et nous errerons longtemps.

O ma Compagne,
Je m'en vais maintenant,
Prie avec moi
Qu'un sauveur nous lave de cette folie.

MON PAYS

O vent, toi qui voyages,
A ceux de mon peuple encore en vie,
A ma terre parfumée d'encens, apporte mon message.

Mère malheureuse, sur le chemin de l'exode,
Pillée et éventrée par les bandits,
Je suis dans le désert,
Mère dont on a laissé les enfants aux fauves,
Avec les antilopes et les gazelles, je vis dans la savane,
Où que j'aille, on me rejette.

O mon pays, sur toi c'était l'abondance,
O mon pays, ton air est un parfum,
O mon pays, je ne t'ai pas quitté pour voir le monde
O mon pays, est-il une terre que je puisse te préférer ?

Si je cours d'un pays à l'autre,
Si je demande de l'aide ici et là,
Si je n'ai rien et si je cherche un refuge,
C'est à la guerre que je le dois.

Parce que chacun tue son voisin, ô mon pays,
Parce qu'on bannit la paix, ô mon pays,
Parce que les parents se déchirent dans la mort,
Parce qu'on assomme les vieillards, ô mon pays,
Parce que tout est empoisonné, ô mon pays,
Je me suis exilée.

Parce que nous avons préféré les clans, ô mon pays,
Parce que tout est chaos et anarchie, ô mon pays,
Parce que tous ont perdu le sens,
Parce que tout a été anéanti, ô mon pays,
Et que la nation a disparu, ô mon pays,
Je suis partie sauver ma vie.

CABDULQAADIR JUBBA (interprète) (1993)

Quand tu es en danger et que la mort te guette,
Une aide peut venir à ton secours,
Mais à toi le premier geste,
Et seulement pour t'épauler si tu faiblis,
Une main secourable se tendra vers toi.

Ton foyer est démoli,
Et tu ne penses pas à le rebâtir,
Cerveille vide, inconscient !
Crois-tu que d'autres le feront ?
C'est regarder un soleil qui se couche
Sans allumer ta lampe
Sache au moins cela, ô Somali,
On ne te fera pas de faveur.

Puisque la troupe a pillé notre pays
Et qu'il ne reste que des cendres,
Nous, qui sommes pris entre les balles et la faim,
A nous le premier geste,
Alors des nations, des organismes humanitaires,
Les Nations Unies pourront nous aider

ABDILLE RAAGE TARAWIIL (1993)

J'apporte de mauvaises nouvelles, regardez mon visage,
Je viens de chez nous, là-bas les morts et les blessés on entasse
pêle-mêle,
Point de soins, les martyrs sont nos enfants,
Nos femmes, des innocents
D'un côté le sang coule, de l'autre aucun secours ne vient,
Voilà où nous en sommes.

MAXAMED TUKAALE CUSMAAN (1993)

VOIX DES FEMMES

Nous, les femmes,
Nous portons plainte contre les hommes

Epouses, sœurs, belles-sœurs,
Filles, mères, nous sommes et
Nous voulons la paix pour notre pays.

Nous voulons des foyers et la vie,
Nous avons besoin de maisons et de nos maris,
Nous voulons les fils que nous avons élevés,
Nos fils bien-aimés, nous voulons qu'ils grandissent,
Mais vous, vous les égorgez.

Vous avez fait de nous des mères sans enfants,
Vous tuez le mari de la bonne épouse,
Vous faites des enfants des orphelins,
Vous avez amené des malheurs,
Vous nous mettez des draps blancs,
O hommes, pourquoi persistez-vous dans vos torts ?

Nous, les femmes,
Nous portons plainte contre les hommes.

D'un bout à l'autre de ce monde,
Vous faites fleurir l'injustice,
Vous tuez, vous massacrez,
Innombrables les morts.

Chaque génération que nous faisons marcher,
Vous la prenez pour l'abattre
La démolition de nos maisons,
Le massacre de nos maris,
Est-ce là l'aide que vous nous apportez ?

CABDULLAAHI QARSHI (1993)

MON PAYS

Mon pays, ma terre,
Je ne m'en vais pas
Je viens vers toi
Je ne te quitte pas,
Je ne t'abandonnerai pas, ô mon pays.

Mon pays, ma terre,
Rien n'est plus beau que toi,
Aucun pays jamais ne pourra me faire oublier
Mon pays, ma terre,
Quel que soit le deuil
Qui t'a frappé
Tout renaîtra avec la paix,
Je reviens vers toi, mon pays.

SHIRIB (1993)

Nous avons compris les céréales et le mil,
Mais les balles, est-ce pour la sauce ?

Ces pays qui possèdent la Bombe et leurs comparses
Ils kidnappent, ils sèment le désordre,
Ils ne regrettent jamais leurs erreurs,
Je ne pensais pas que les Américains étaient un clan

Si votre habitude est de corriger l'erreur par l'erreur
Et si à toutes vos fautes, pour vous défendre, vous ajoutez une
nouvelle faute,
Au lieu d'un remède qui guérisse,

Par le feu et le mensonge,
Le mal sera sans issue ; une catastrophe terrible !
Laver la pourriture avec l'ordure, c'est la faire pourrir plus encore

Erreur après erreur, pourriture après pourriture
C'est le principe de ceux qui sont venus ici,

O Somalis, prenez les armes, le mal se gangrène,
O Somalis, ne comptez que sur vous, vous êtes dans l'abîme.

HABILLEZ-MOI !

Je suis Mogadiscio, la capitale,
Je suis le miroir, mon nom est glorieux,

Les serpents venimeux qui, depuis longtemps,
Me harcelaient et me piégeaient, et qui s'en sont fatigués,
Les *Mooryaan* qui ont déchiqueté avec des canons
Mes femmes et mes enfants,
Les pillards qui m'ont arraché ma richesse,
Les voyous qui ont maltraité mes pauvres,
Vous les avez tous chassés loin de moi,
Mais j'en remercie mon Créateur et son Prophète,
Et la détermination de mon peuple.

Même si je chante et je suis heureuse,
Je désire tant encore.

L'eau me manque,
A cela, n'avez-vous point de remède ?

Je ne peux vivre sans électricité, sans lumière
N'y pouvez-vous rien ?

Encore des balles sifflent, de jour comme de nuit,
Ne saurez-vous pas les faire taire ?

Toujours les pillards à l'œuvre et les cadavres sur les routes,
N'y pouvez-vous rien ?

Le cuivre arraché, les razzias, les balles intermittentes,
Cela vous est-il égal ?

La survie au quotidien, les maisons sans toit, les rues interdites,
N'y pouvez-vous rien ?

Les stades, le théâtre, les jeux, j'en ai tant faim,
Ne saurez-vous pas me les réapprendre ?

La radio et le téléphone, j'en ai tant besoin,
Mais n'y pouvez-vous donc rien ?

Quand s'achèveront les luttes entre les clans ?
Mais cela vous importe-t-il ?

Vous, Infatigables, Vous, Dignitaires, Vous mes Jumeaux *
De tout ce que j'ai vécu, lavez-moi !
Prenez pour mon avenir des décisions de poids,
Habillez-moi !

* C'est-à-dire le nord et le sud de la Somalie.

VOIX D'ENCRE

8, CHEMIN DE LA NITRIERE

26200 MONTELIMAR

Rédaction

ALAIN BLANC

JEAN-PIERRE CHAMBON

PHILIPPE DEVOGHEL

LA VIE IMMEDIATE

COLLECTION ÉDITÉE PAR

L'ASSOCIATION ENCRE

ACHEVE D'IMPRIMER

31 AOUT 1994

PAR P. DEVOGHEL, A GRIGNAN

DEPOT LEGAL

III^e TRIMESTRE 1994

© Voix d'encre 1994

Tous droits de reproduction réservés
pour tous pays

Publié avec le concours du
Centre National des Lettres

PRIX 40 F

Le peuple somali est poète. La poésie somalie n'est pas seulement l'art de faire chanter les mots et d'émouvoir les âmes, c'est aussi un outil de communication. Cette langue n'est écrite que depuis vingt ans (1972), mais les Somalis ont un long passé littéraire. Les formes versifiées étaient le moyen par excellence d'échanger des informations d'un bout à l'autre de leur territoire.

Chaque chef traditionnel avait un poète attitré qui mettait ses messages sous une forme poétique. Le message était souvent long, mais ce n'était pas de la prose mise en vers : encore fallait-il que le verbe soit beau, bien tourné et puissant. Il était transmis à ses destinataires par des courriers à la mémoire fabuleuse qui étaient presque autant respectés que les poètes eux-mêmes.

En fait, tout, pour les Somalis, était sujet à poèmes : l'amour, la guerre, la mort, leurs dromadaires, le travail, etc. On organisait des joutes poétiques régionales ou nationales pour élire le meilleur poète.

Les Somalis, aujourd'hui, malgré la guerre civile qui a ravagé leur pays, ont toujours ce goût du verbe et apprécient autant qu'autrefois les bons poèmes.

Mon modeste travail a été de sélectionner, parmi les œuvres de nombreux compositeurs, des poèmes traitant de la guerre civile. La traduction que j'en ai faite ne rend malheureusement pas toujours hommage à leurs auteurs.

Ces poèmes sont placés de façon chronologique et tentent d'illustrer trois périodes : la mise en garde contre la guerre civile, la guerre elle-même puis l'intervention des Nations Unies.

Mohamed MOHAMED-ABDI.